NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

61 Nº 5 1934

Alfred Loisy et le modernisme

Maurice CLAEYS BOUUAERT

p. 517 - 524

https://www.nrt.be/fr/articles/alfred-loisy-et-le-modernisme-3705

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

Alfred Loisy et le modernisme (1)

Voici près de deux ans que parut l'ouvrage que nous analysons. Nous sommes confus que notre compte rendu vienne si tard pour un travail aussi précieux, aussi réconfortant.

Le titre exprime parfaitement le sujet, à savoir le rapport qui existe entre le modernisme et M. Loisy, ainsi que les fondements de la thèse moderniste. La première partie du livre raconte les étapes de M. Loisy dans la marche « jusqu'à l'abîme »; la seconde discute les raisons prétendument imposées par les progrès de la critique. Du même coup, le P. Lagrange nous met sous les yeux les attitudes de ce fondateur du modernisme dans ses relations avec les hommes et les institutions de l'Église, ainsi qu'avec son autorité suprême. C'est d'abord la période de formation, avec ce qu'elle eut d'initiations et de rencontres troublantes : l'insuffisance des études bibliques dans les séminaires catholiques, le danger des solutions précaires, par exemple celles que M. Vigouroux croyait pertinentes, la rencontre et les encouragements de Mgr Duchesne; ensuite c'est la période des fonctions confiées à M. Loisy à l'Institut catholique de Paris, des premières difficultés soulevées par les problèmes bibliques. Nous disons : « des premières difficultés », mais dès avant l'entrée à l'Institut catholique M. Loisy se racontait et se décrivait lui-même sous l'allégorie « du jeune savant qui avertit l'Église » que, si elle ne se rallie pas bien vite au relativisme et au panthéisme, la vieille barque de Pierre, percée de part en part par la philosophie, les sciences, l'histoire, va sombrer, sans qu'il soit possible à ses meilleurs amis de lui porter un secours efficace (p. 30).

M. Loisy est de ces « meilleurs amis »; son enseignement public et... dissimulé ne tendrait à rien autre chose qu'à faire bénéficier la vieille institution du renflouement de son bateau, pourvu qu'elle renonçât discrètement à son passé, au Christ, et à Dieu « par une transformation qui sauverait les apparences en mettant des symboles au lieu des réalités » (p. 32). Mais l'Église, considérant que toute sa foi portait à vide si elle n'était pas fondée sur des réalités, n'admettait point qu'on la sauvât de cette manière.

(1) M. J. Lagrange, o. p. *M. Loisy et le modernisme.* Juvisy, Éditions du Cerf, 1932, 19 × 13 cm., 252 p. Prix : 15 frs.

Les vrais catholiques, les d'Hulst et les Batiffol, le P. Lagrange lui aussi, qui avaient fait crédit à M. Loisy, qui avaient défendu sa personne et ses intentions, durent reconnaître que, dans leur droiture et leur orthodoxie, ils s'étaient laissé surprendre. Se rendant compte de leur côté qu'un progrès radical était nécessaire dans l'exégèse et la critique des origines chrétiennes, ils s'étaient appliqués à commencer de le réaliser : le P. Lagrange nous narre ici les débuts de la *Revue biblique* en ses rapports avec les notoriétés scientifiques de l'époque, avec les PP. Jésuites, le Saint-Siège, et M. Loisy lui-même. Entre ce dernier, et les vrais catholiques, l'accord était impossible.

Décidément M. Loisy se trouve obligé, pour rester dans l'Église et la sauver malgré elle, de commencer la « guerre masquée », c'est-à-dire la publication, sous des pseudonymes (v. p. 98), d'une série d'écrits, parallèle à la série intermittente des études avouées : ce furent les articles de Firmin, etc., *l'Enseignement biblique*, la *Revue d'histoire et de littérature religieuses* (p. 92 ss.).

Ces travaux développaient nettement toute l'attitude moderniste : dissimulation de l'idée relativiste sous un maintien apparent des formules prises au sens symbolique, adhésion ferme, comme à une vérité absolue, à toutes les fluctuations de la critique. M. Loisy préludait, encore sous le manteau, à ce qu'allait déclarer plus ouvertement *L'Évangile et l'Église*, réponse évolutionniste et profondément moderniste au protestantisme libéral de l'*Essence du christianisme* d'Harnack.

En ce « petit livre », M. Loisy veut montrer que, si l'Église est « sortie de l'évangile », ce n'est nullement en vertu de paroles authentiques et historiques de Jésus, mais par la force d'une évolution interne, commandée par la foi. Les paroles historiques du Sauveur furent transposées au fur et à mesure que les exigences de la foi l'imposèrent. Cette transposition était légitime puisque la foi l'exigeait; et c'est en ce sens qu'on doit accepter ensemble l'Évangile et l'Église, celui-là, en dissociant les données historiques d'avec les textes ajoutés après coup, celle-ci en la reconnaissant pour l'institution séculaire que postule la foi.

Le P. Lagrange avait été un des premiers à dénoncer le relativisme absolu qui était sous-jacent à la synthèse proposée par M. Loisy, relativisme qui englobait la personne de Jésus-Christ, et au fond la révélation elle-même. Pour M. Loisy, dès *L'Évangile*

et l'Église, il était trop clair que la vieille croyance chrétienne n'était que l'expression naïve des âges d'ignorance critique, se mouvant dans l'absolu imaginaire ou conceptuel, et que l'Église était condamnée, si elle n'acceptait de reviser l'antique croyance et de dissocier ses destinées d'avec l'histoire et les faits historiques pour s'établir solidement dans le domaine de la foi. A cela tendaient depuis longtemps tous les efforts de M. Loisy, toutes ses publications et toutes ses démarches : par exemple, lorsqu'il se soumettait aux condamnations « des erreurs qu'on avait pu voir » dans ses ouvrages, ou lorsqu'il posait ses candidatures épiscopales, notamment au siège de Monaco, tout en combattant sciemment ce que les évêques et le pape déclaraient être les fondements du christianisme.

En regard du programme loisyste la pensée catholique avait le sien. Persuadé de la nécessité du progrès dans les études bibliques, alerté par les propositions de Mgr d'Hulst, Léon XIII lançait l'encyclique Providentissimus, suivie de la lettre Vigilantiae, et instituait la Commission biblique. « Déclarations de pure forme, œuvre de façade, comme tant d'autres œuvres de ce Pontife », affirme Loisy. Or en ce temps précisément, nous raconte le P. Lagrange, Léon XIII se faisait le promoteur de la *Revue biblique*, et encourageait le P. Lagrange, montrant ainsi qu'il discernait fort bien entre les idées évolutionnistes et celles de l'exégèse « progressiste ». Si dans la suite la refonte des idées se trouva entravée du fait de l'autorité devenue soucieuse et de la Commission biblique transformée dans sa composition, à qui la faute ? Quand les chefs de l'Église se trouvaient en présence d'idées trop peu mûries, troublantes pour le jeune clergé, poussées à travers tout par des dissimulateurs, comment, sauf miracle, ne se seraient-ils pas montrés défiants, préoccupés avant tout de sauvegarder le dépôt dont ils avaient la garde ? Le P. Lagrange avoue « l'état de siège »; il convient que cet état « ne permet pas l'exercice de certaines libertés fort légitimes en temps ordinaire » (p. 135); mais la faute n'en était-elle pas aux modernistes qui, au lieu de produire des œuvres solides, poussaient inconsidérément à abandonner des positions fermes et des témoignages irrécusables ?

La dernière étape de M. Loisy est intitulée : *De la condamnation au jubilé*. Du côté des chefs de l'Église, et notamment de la part de Pie X, on ne voit que désir de clarté, fidélité à la charge qui incombe au chef suprême. Celui-ci ne peut pas permettre qu'un

prêtre ruine tous les fondements de la foi; il lutte donc contre la dissimulation calculée, avec clairvoyance et simplicité, mais avec bonté aussi. Telles sont bien les caractéristiques de l'attitude de Pie X. De la sentence finale, d'avance, Loisy, dans un éclair de bon sens, a bien jugé; « l'excommunication m'aurait mis à ma vraie place, qui était hors du catholicisme romain » (p. 147); « elle ne fit que lui signifier le verdict de sa propre conscience : il devait s'en aller » (p. 151). Comment se fait-il qu'avant de le reconnaître, Loisy se soit obstiné à dissimuler sa position réelle sous des équivoques de toutes sortes? Le P. Lagrange ne lui refuse pas le bénéfice de la sincérité dans sa conviction profonde qu'il tenait la vérité critique, et que c'était rendre service à l'Église que de tâcher de lui faire admettre cette vérité.

Avant d'aborder la seconde partie de notre analyse, nous devons bien signaler ce qui nous paraît une lacune dans le travail que nous analysons. La signalant, nous faisons œuvre très délicate, et l'on devra nous pardonner notre franchise.

Une des causes de l'évolution de M. Loisy, ce fut certainement ce qu'il appelle son expérience au sein de l'Église. Il constata, dit-il, qu'à chaque progrès de la critique éliminant une part de « surnaturel », les apologistes, — ceux que l'autorité approuvait et soutenait — commençaient par réprouver, combattre et condamner, avec des arguments qui, chaque fois, apparaissaient bientôt intenables. Pour discréditer leur exégèse et en montrer le ridicule, Albert Houtin, dans *La question biblique au XIXe siècle*, puis « *au XXe siècle* » n'avait qu'à étaler leurs variations, « aussi faciles à constater que celles de la critique, et où il était plus malaisé de voir un réel acheminement vers la vérité » (*Mémoires*, t. III p. 112). Bref, l'exégèse traditionnelle approuvée combattit constamment la critique. Ce n'est pas le point le plus grave. Léon XIII venait à peine de proclamer qu'il favoriserait les études bibliques, que le Saint-Office prohibait la position, pourtant déjà prouvée avec certitude, que le verset « des trois témoins célestes » (*I Joh.* v. 7) n'est pas authentique. La Commission biblique est à peine instituée, composée de savants « progressistes » aussi bien que de conservateurs, que le Pape Pie X réduit au silence les premiers, trop suspects (*Mém.*, t. II, p. 216 ss.) et la Commission devenait bientôt « ce quelle pouvait » (*ibid.*, p. 424) ; le même Pape nomme à Rome des hommes qui concilient la foi et la science d'une manière

que tout le monde maintenant s'accorde à avouer ridicule (*ibid.*). Loisy ne veut, ne peut voir en tout cela qu'une sujétion intolérable, imposée à la liberté de l'esprit dans le domaine critique, sous prétexte « des droits supérieurs de l'Église et de ces divines garanties ». (II p. 366, dernier entretien avec le cardinal Richard).

A ses yeux que valent ces garanties, et cette suprématie? Rien. Léon XIII et Pie X déclaraient vouloir le progrès des études bibliques, et ni l'un ni l'autre ne se rendaient compte de ce que contenaient leurs déclarations; ils n'admettaient pas que l'on appliquât à la Bible les méthodes critiques, nécessaires pour établir les certitudes historiques, et dès lors l'Église, et son autorité, se trouvant sans fondement historique, les garanties devenaient inexistantes.

Enfin, que devenait le *témoignage* de l'Église, comme tel? Les hommes d'étude avertis, aux yeux de M. Loisy, n'étaient que des sceptiques (tel Mgr Duchesne), ou des dissimulateurs arrivistes (Mgr Meignan, t. I, p. 225 suiv.), se faisant dénonciateurs pour échapper eux-mêmes au soupçon (Mgr Batiffol); le P. Lagrange est à peu près sincère (*Mém.*, t. III, p. 387). Le Pape Léon XIII, d'après Loisy, n'est qu'un politique, ignorant et suffisant, (*Mém.*, t. I p. 528). « Pie X ne voulait mal de mort à personne, mais il n'était pas maître de ses décisions, et une fois entré dans son rôle de Pape, il ne connaissait plus de mesure » (t. II p. 441). D'un mot, l'Église, telle qu'elle est façonnée par l'exercice actuel du préjugé et de l'autorité, n'est plus qu'une geôle, une « école de mensonge et de dissimulation »; au point de vue scientifique, elle impose la déformation intellectuelle et morale.

La part de vérité, d'exagération et d'erreur, dans « l'expérience » de M. Loisy, le P. Lagrange la connaît sans doute mieux que personne. Il ne touche qu'en passant et très discrètement à certaines méprises des apologistes (il nomme le P. Brucker au sujet de l'antiquité du monde (p.54), et le P. Monsabré (p. 73), comme exemple d'incompréhension de ce qu'est la critique) et il laisse complètement de côté celles que purent commettre les hommes qui représentaient l'autorité. Nous le comprenons; ce sont là choses à représenter humblement mais sincèrement et complètement aux représentants mêmes de l'autorité, ce ne sont pas détails à lancer dans le grand public; pour bien faire le départ du vrai et du faux il faudrait être complet, ce qui n'est pas toujours possible; plutôt que d'user de réticences le P. Lagrange se tait. Il le pouvait d'autant mieux que

son œuvre entière dit hautement quels sont les droits et quelle est l'indépendance légitime, nécessaire, de la critique, même en matière biblique.

La seconde partie de son travail, étudiant les « fondements du modernisme », montre qu'ils ne sont certes pas à trouver où M. Loisy pense les avoir vus; elle achève de mettre en lumière combien, en dépit de toutes les incompréhensions et de toutes les insuffisances humaines, le grand courant de la vérité est du côté de l'Église catholique. A ne pas suivre l'orientation qu'elle donne vers la vérité historique centrale et essentielle, M. Loisy s'est égaré, cherchant vainement dans toutes les directions. C'est que, en fait, si la foi est basée sur les réalités historiques, son objet coïncide avec celui de l'histoire; si le surnaturel biblique, là où il est attesté par les témoins du Seigneur, est le réel même, n'en pas tenir compte c'est passer à côté de ce « réel ». Celui qui assimile l'histoire de Jésus, et ses témoins, à n'importe quelle autre histoire et à n'importe quels autres narrateurs ou prédicateurs, fausse les situations, et s'engage dans des impasses : il aboutira à essayer tous les systèmes, et à ne rendre aucunement raison du mouvement de l'histoire.

M. Loisy prétend que ce n'est pas la philosophie, mais l'étude critique de la Bible qui fut le point de départ de son évolution, et notamment que « ce fut une simple lecture sérieuse des évangiles », antérieure à toute étude approfondie (p. 168), qui lui fit découvrir des contradictions radicales entre les évangiles. Le P. Lagrange a le droit de faire observer que c'est aller un peu vite en besogne, et qu'il y a lieu de distinguer entre lecture et interprétation de ce qu'on lit.

Ensuite, la Bible lui aurait fourni les indices de l'évolutionnisme religieux, et même le Nouveau Testament. Ce n'est certes pas vrai, observe le P. Lagrange, pour la notion de Dieu, ni pour celle de l'espérance en la vie future.

Les synoptiques trahiraient un stade de la foi dans lequel Jésus n'aurait pas encore été reconnu Fils unique de Dieu. Le P. Lagrange évoque la faillite de l'école libérale; nous trouvons ici une rapide esquisse de ce qui a déjà été exposé dans *Le sens du christianisme*, et magistralement discuté dans les *Commentaires* des évangiles.

La prédication de Jésus, selon les synoptiques, aurait été exclusivement eschatologiste; c'est Paul qui aurait fait dépasser ces limites étroites, qui aurait trouvé les premières formules; puis Jean; bref la

foi a créé son objet : Jésus-Dieu. Mais sous quelle influence ? demande le P. Lagrange, comment l'apothéose de Jésus était-elle possible chez de fervents monothéistes ?

L'influence des mystères païens se serait exercée, quand la prédication se trouva au contact des peuples grecs et romains ? Mais c'est précisément du paganisme grec, et particulièrement des grossièretés et des obscénités propres aux mystères, divinisant les hommes ou les héros, que les apôtres et les premiers chrétiens avaient le plus horreur : tout cela leur paraissait insensé, blasphématoire, idolâtrique, pour tout dire en un mot. On peut raisonner dans l'abstrait sur les similitudes de titres et d'expressions; en fait, rien n'était plus contraire à l'esprit et aux aspirations des adorateurs de Jésus.

Une nouvelle voie s'ouvre : celle des formes cultuelles, du culte populaire créant sa propre foi. Mais les origines de l'Église ne montrent-elles pas que le culte populaire fut inspiré par les hommes qui étaient reconnus comme les « témoins autorisés », les témoins des faits arrivés, des paroles et des actes du Seigneur ?

Décidément, s'il y a dissociation de l'histoire et des idées, c'est chez M. Loisy, ce n'est pas du côté de l'Église ni de sa Tradition.

En résumé, la première partie de ce livre montre combien M. Loisy se plaint à tort de la conduite de l'autorité qui, jugeant du point de vue de la foi, l'a excommunié; la seconde fait ressortir que, du point de vue de la vérité historique, l'Église était fondée à rejeter les points de vue successifs que M. Loisy jugeait nécessaires et seuls justes.

Les *Mémoires* de M. Loisy constituent contre l'Église catholique un réquisitoire troublant; le petit livre du P. Lagrange fournit une réponse péremptoire, en dépit d'une lacune. C'est un service insigne de plus rendu à la foi catholique par l'éminent exégète.

Il est incontestable que ceux qui confondent sous le même vocable les traditions populaires et l'authentique Tradition qui est à la base de la foi catholique compromettent celle-ci; il faut les distinguer absolument. Loisy, quoi qu'il en ait, est arrivé à les confondre, notamment autour de la personne de Jésus-Christ. De même et plus encore, quand l'autorité elle-même semble, au nom de la Tradition, condamner des vérités déjà prouvées aux yeux du monde savant, ou déclarer insuffisantes des preuves que tout critique tient pour péremptoires, les « esprits critiques » sont atteints dans leur respect pour l'autorité et sa prudence. Nous avons

fait l'expérience que le trouble va jusqu'à atteindre la foi. Sans doute, le P. Lagrange a entendu, beaucoup plus que nous-même, des prêtres et des religieux troublés par là plus profondément que par les objections d'adversaires. Il sait bien mieux que nous qu'il ne suffit pas, pour justifier certaines condamnations, certains retards apportés par elles au progrès, d'alléguer que la vérité critique doit d'abord pouvoir être assimilée par la multitude des simples, avoir trouve sa place dans l'ensemble des interprétations bibliques ; il sait que pareille attitude semble un refus de considérer les choses telles qu'elles sont, la peur de reconnaître *ce qui est.*

Mais ce sont là difficultés contingentes, questions de personnes. Dans le présent ouvrage, le P. Lagrange ne parle que de M. Loisy, et ne relève les personnalités faites par lui que pour protester vigoureusement contre les attaques qui visent Mgr Batiffol et lui-même ; il rend hommage aux intentions éclairées de Léon XIII, au sens droit et à la bonté de Pie X. Son but principal est de placer la carrière de M. Loisy en face de l'attitude essentielle de l'Église, défendant sa Tradition et les fondements historiques et surnaturels de son autorité; de tout son travail se dégage nettement, nous l'avons dit, que le sens de la vérité est la caractéristique de cette attitude; que ce n'est point la caractéristique de celle de M. Loisy, quoi qu'il en soit de l'acribie, (plus ou moins matérielle... ou de l'arbitraire), de la puissance de synthèse et d'hypothèse de ses études critiques.

Dans ce livre lui-même nous trouvons, comme dans toute l'œuvre du P. Lagrange, l'objectivité, la hauteur et la largeur de vues, la soumission entière aux faits, la sérénité, même quand l'ironie vient jouer son rôle légitime; avouons que nous admirons aussi la noblesse d'âme et la magnanimité chez un homme qui a été, plus que d'autres, suspecté dans sa foi et sa droiture d'intention. Ces qualités ne sont-elles pas les caractères mêmes de l'esprit catholique ?

Nous serions heureux, en cette année du jubilé sacerdotal du grand exégète, si ce modeste compte rendu pouvait lui apparaître comme un hommage de reconnaissance et d'admiration de la part d'un frère dans la foi, le sacerdoce et la vie religieuse.

Maurice CLAEYS BOÚÚAERT, S. I.